



La danseuse et chorégraphe brésilienne Lia Rodrigues. PHOTO SAMMI LANDWEER

Lia Rodrigues, utopiste de danse

La danseuse et chorégraphe brésilienne, à la fibre politique, a présenté sa dernière création, «Borda», lors de la Biennale de la danse à Lyon les 6 et 8 septembre. L'occasion de revenir sur près de cinquante ans de carrière.

Qui souhaite embarquer dans l'univers de Lia Rodrigues doit consentir à un incompressible effet crescendo, à l'installation progressive dans une ambiance qui passera par le déploiement lent et appliqué de matériaux, accessoires, costumes. Sa rencontre dans une loge de la Maison de la danse à Lyon produit l'inverse : une adhésion immédiate à l'autre, un rayonnement spontané, des phrases qui jaillissent avec précision. La chorégraphe brésilienne quasi-septuagénaire n'est pas plus âgée qu'une adolescente quand elle confie sa nervosité, en ce soir de première fran-

«Je ne suis pas un leader qui travaille seul en haut : je me transforme au contact des gens. dans cette énergie collective qui requiert temps et patience.»

çaise de *Borda* et d'ouverture de la Biennale de la danse, où elle est artiste associée. Trente ans plus tôt, c'était lors de cette manifestation chère à son cœur qu'elle montrait pour la première fois son travail hors du Brésil. Il y a deuxans, elle y présentait *Encantado*, son précédent spectacle, qui tourne encore. Surtout, ce soir, Maguy Marin sera dans la salle. Si on avait dit à la toute jeune femme, en débarquant à Paris à la fin des années 1970, qu'elle intégrerait la compagnie de cette figure de la danse contemporaine et participerait à la création de l'iconique *May B*, elle ne l'aurait pas cru. Un demi-siècle plus tard, c'est cette expérience, vécue à l'âge de 23 ans, qu'elle convoque immédiatement quand on l'interroge sur ce qui a le plus marqué sa carrière. «*Maguy a ensuite offert la pièce à notre école, j'ai pu la transmettre à mes élèves puis, à près de 60 ans, la réapprendre et la danser à nouveau.*» Voilà quarante ans que cette amie chemine à ses côtés : un lien supplémentaire, et pas le moins étroit, avec cette France qui l'a toujours accueillie et dont elle parle parfaitement la langue.

Harmonisation. Lia Rodrigues danse depuis l'âge de 7 ans, mais c'est à une carrière d'anthropologue qu'elle se destinait initialement, suivant des cours d'histoire à l'université de Sao Paulo et se rêvant élève de Claude Lévi-Strauss. La danse la rattrapera, mais cette passionnée de littérature, «*un héritage de [s]on père, journaliste et photographe qui a ramené de ses expéditions au Brésil et en Amazonie une matière passionnante*», n'aura de cesse de nourrir ses pièces de «*l'infinité de livres*» qui l'habitent. Son travail fait la part belle à d'autres mythes et cosmogonies indigènes – *Borda* est ainsi traversé par *A l'est des rêves*, dernier ouvrage de l'anthropologue Nastassja Martin, qui étudie les réponses d'une minorité autochtone de la Russie orientale aux crises contemporaines. Dernier volet d'une trilogie initiée avec *Furia* et prolongée par *Encantado*, *Borda* est à la fois la continuité et quelque chose de tout autre. «*Que se passerait-il si ces deux planètes se crashaient ? C'est de cette question qu'est née Borda, et chaque danseur a créé un personnage à partir de cette collision*», raconte-t-elle. Place ensuite au travail en groupe, central chez Lia Rodrigues. «*Je ne suis pas un leader qui travaille seul en haut : je me transforme au contact des gens, dans cette énergie collective qui requiert temps et patience.*» Entre danse et performance (les interprètes crient, parlent, grimacent), *Borda* illustre cette hybridation, ce patient tra-

vail d'harmonisation des individualités au sein d'un tout. De l'immobilité initiale (véritable défi à la concentration) au mouvement incessant, du blanc désertique au déferlement de couleurs, la pièce est l'écrin d'une foule d'histoires qui évoquent les liens, les frontières et la fertilité de joyeuses métamorphoses.

Foyer précieux. Sa création à La Maré, «*sous 40 degrés, les danseurs suffoquant sous leurs couches de costumes*», n'a pourtant pas été des plus tranquilles. Car c'est au cœur d'une favela de Rio de Janeiro que Lia Rodrigues a choisi d'implanter sa compagnie en 2004, en collaboration avec l'Association Redes da Maré. Aujourd'hui, ce centre d'art doublé d'une école est l'endroit où ses spectacles prennent vie : un foyer précieux, mais qui ne peut pour l'artiste se substituer à la vie de tournée. Elle méprise les leçons de morale sur l'avion ; s'en passer est «*un luxe que les habitants du Sud ne peuvent pas se permettre*», croyant comme le militant syndicaliste brésilien Chico Mendes que «*l'écologie sans justice sociale n'est que du jardinage*». Cette immersion à La Maré a bouleversé sa façon de voir le monde : elle y a façonné d'autres conceptions de son art et continue aujourd'hui à s'instruire de tout ce qu'elle ne sait pas – «*s'alphabétiser*», aime-t-elle dire. «*Les voix de peuples originaires font partie des pistes de solution ; voilà pourquoi je tente d'approcher leurs façons de vivre ; pour rêver d'autres mondes.*» L'élection de Lula a été un profond soulagement, même s'il lui reste «*tant à faire pour reconstruire un pays clivé, détruit par l'extrême droite*. Dans ce combat permanent, Lia Rodrigues peut compter sur une nouvelle génération d'artistes brésiliens (Volmir Cordeiro, Calixto Neto, Christiane Jatahy, Gabriela Carneiro da Cunha, Renata Carvalho, Marcelo Evelyn entre tant d'autres), qu'elle ne considère «*pas du tout*» comme ses héritiers – trop libres, trop divers – mais dont «*l'explosion de créativité, de beauté et d'interrogation*», en renouvelant les manières de voir le monde, la touche profondément. Interprète, professeure, chorégraphe, Lia Rodrigues est aussi mère et grand-mère. «*Il m'est important de le dire, car la maternité fait pleinement partie de la vie d'une artiste*, affirme-t-elle. *Si j'ai pu être tout ça, c'est d'abord parce que j'ai appris à être multiple.*» Pour *Borda*, elle a débarrassé toutes les valises de la compagnie, décidé de «*construire avec ce qu'on a accumulé depuis près de quarante ans*» – les costumes de *May B* notamment. En traversant les coulisses où les danseurs s'apprêtent avant le lever de rideau, elle nous montre une de ces (re) trouvailles bien conservées : un bébé de chiffon, offert il y a quarante-trois ans pour qu'elle «*[s]'entraîne à porter [sa] première fille*» et qui fait aujourd'hui l'objet de belles passes sur scène. Décidément, rien ne se perd.

COPÉLIA MAINARDI

BORDA de LIA RODRIGUES, au Cent-Quatre-Paris du 12 au 17 septembre ; à Chaillot du 19 au 21 septembre ; à l'Azimut le 24 septembre ; à la Comédie de Valence les 2 et 3 octobre, à la Comédie de Clermont-Ferrand les 6 et 7 octobre.